

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 46 (2022)

Artikel: Il était une fois Saicourt
Autor: Girard, Pierre-Alain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064559>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Saicourt est une commune du Jura bernois comprenant trois villages, Saicourt, Le Fuet et Bellelay, ainsi que les hameaux de Montbautier, la Bottière et Moron, et un certain nombre de fermes isolées. Le village de Saicourt à proprement parler n'a pas le rayonnement de sa grande sœur Bellelay, qui fut un haut lieu intellectuel et religieux pendant des siècles. On y trouve cependant un certain nombre de fermes qui globalement ont su garder leur aspect authentique. C'est ainsi que, en 1996, le prix de l'ASPRUJ avait été décerné à une ferme située dans le haut du village de Saicourt, propriété à l'époque du couple Marcel et Christine Krähenbühl. Une rénovation particulièrement respectueuse du bâtiment avait justifié ce prix. Il se trouve que cette ferme appartenait précédemment à mes grands-parents maternels. L'occasion était donc belle, de faire le point avec les propriétaires actuels, Xavier et Cindy Wittwer, qui ont à leur tour réalisé de nouvelles rénovations. Pour que les anciennes fermes vivent, il est important qu'elles soient régulièrement restaurées, tout en gardant au maximum leur authenticité. De plus, c'était aussi l'occasion pour moi de faire revivre le passé de cette ferme grâce à des documents familiaux, et aussi d'égrener les souvenirs des nombreuses vacances que j'ai passées dans cette maison étant enfant.

Le village

Juste à côté de la ferme en question se trouve une scierie historique, la scierie Paroz. L'aspect actuel est celui de la fin du XVIII^e siècle – (une poutre porte la date de 1785) – mais une scierie est attestée déjà au milieu du XVII^e siècle. La famille Paroz en devient propriétaire dès 1848¹. Elle a été restaurée par une équipe de bénévoles motivés et grâce à l'aide du Service des monuments historiques du canton de Berne. Des démonstrations de sciage y sont organisées plusieurs fois par année². On ne peut pas non plus parler de Saicourt sans évoquer l'un de ses « illustres » représentants, Jean-Henri Jacquerez (1711 – 1782). Bien qu'il n'ait pas acquis une renommée internationale, il mérite tout de même d'être cité. Jacquerez, dit « le petit Henry », est tout d'abord colporteur, une occupation courante à l'époque. Il va à pied jusqu'à Neuchâtel pour remplir sa besace de marchandises qu'il vend dans les vallées jurassiennes. Plus tard, il part pour Paris à pied, trouve de l'embauche chez un notaire, se forme au notariat, revient à Saicourt, continue sa formation et finit par s'établir dans le village en tant que notaire. À sa mort, il laisse une partie de sa fortune à l'école du Fuet, conscient de l'importance de l'éducation. L'originalité de ce personnage truculent réside dans la rédaction de ses mémoires (deux carnets), publiées il y a quelques années³. Les témoignages de cette époque sont rares pour la région jurassienne.

1 Éditions Intervalles no 62, *Protection du patrimoine*, 2002, p. 33

2 Voir www.scierie-saicourt.ch

3 *Mémoires du Petit Henry*, Éditions du Pré-Carré, collection Jurassica, Porrentruy, 1982.

Le lecteur intéressé pourra s'y référer. Citons quand même une anecdote. Nous sommes à Saicourt le 28 septembre 1712. Le petit Jacquerez est sur les genoux de sa mère. Le père, qui rentrait de Tavannes, s'était enivré et une violente dispute éclate avec sa femme. Un oncle tente de s'interposer et les deux hommes se battent à coups de bâtons. La mère essaie de les séparer, mais elle reçoit un violent coup du mari sur la tête et tombe à terre. Le docteur dépêché de Reconvilier panse la plaie, précisant que « ce n'est pas trop grave ». Pourtant, la malheureuse femme mourra le lendemain. La justice du Prince-Evêque demande des comptes au père Jacquerez, mais celui-ci s'enfuit, en France croit-on. Il sera condamné par contumace. Le petit Henry a 9 mois et il est orphelin. Il sera élevé par sa grand-mère, puis par son oncle. Ce sera, dira-t-il plus tard, « le début d'une longue liste de mes malheurs ». La ferme de Jacquerez, n'existe plus mais on peut voir encore la pierre de voute qui a été intégrée dans la nouvelle construction avec le monogramme IHL. Pour la petite histoire, signalons à la limite des communes de Saicourt et Reconvilier, une colline au lieu-dit « Châtillon » avec en contrebas ce qui pourrait être un reste de fossé⁴. Malheureusement, aucun document ni vestige n'a été trouvé. Le château de Saicourt demeure un mystère.

La ferme Desvoignes-Favret-Krähenbuhl-Wittwer

La ferme en rénovation dont nous parlons est actuellement occupée par les époux Wittwer. Elle se situe dans la partie supérieure du village. Elle est de type « à pignon latéral » et a été construite entre 1800 et 1803, soit pendant la période française de notre histoire régionale. La date gravée au-dessus de la porte d'entrée sur la pierre porte le monogramme FDW suivi de la date 1803. L'entrée par le devant-huis se fait par une porte de bois simple sans encadrement de pierre. Lors des travaux, une indication similaire a été trouvée sur une poutre du devant-huis avec le même monogramme et

l'ajout d'un second F plus petit, mais avec une date un peu plus ancienne de 1800. Il est tout à fait plausible que la ferme ait été construite par étapes, la partie rurale en 1800 et la partie habitation en 1803. Jusqu'il y a peu, nous ignorions à quoi correspondaient ces monogrammes FDW et FFDW. Par un heureux hasard, dans de vieux papiers familiaux, nous avons trouvé une intéressante lettre envoyée par une cousine à ma grand-mère. Cette cousine du nom d'Henriette Paroz avait émigré en Australie et s'appelait désormais Taggart. Elle avait gardé des liens étroits avec sa région natale et dans son courrier elle indiquait en particulier à ma grand-mère : « Une lettre nous dit que tu vis encore dans la maison que notre arrière-grand-père Fredrick ? François (des Woignes) a bâti à Saicourt en 1803 et où il a élevé nos grands-mères. Grand-mère Julie est morte là. Ses filles Aline, Julie, Esther et Rachel ont aussi été élevées là. » Que d'informations en une seule lettre ! À l'aide de quelques renseignements supplémentaires et surtout d'outils de recherche généalogique, il est possible maintenant de connaître toute la succession.



Figure 1 : Les deux indications de dates, 1800 et 1803 de la ferme. (photo C. Choffat)

4 Éditions Intervalles no 101, *Châteaux de l'Ancien Evêché de Bâle*, 2015, p.35

La ferme a été construite par un certain Frédéric François Desvoignes, né le 15 juin 1781 et décédé le 28 septembre 1843. Il est fils de François Desvoignes et Catherine Riard. À l'origine, le patronyme s'écrivait en deux mots et avec un W pour Woignes. Nous avons ainsi l'explication des deux inscriptions se trouvant dans la maison. Sur la pierre seul un F a été gravé. Cette désignation du patronyme Des Woignes devait cependant être déjà obsolète au début du XIX^e siècle. Frédéric François Desvoignes se marie avec Lydie Feusier. Ils ont quatre enfants dont Julie (1824-1900).

Julie Desvoignes épouse en 1852 Louis Desvoignes (1830-1898). S'agissait-il d'un mariage de raison entre familles proches ? En tout cas ce sont eux qui reprendront la ferme familiale. Ils ont six enfants dont Julie Esther Desvoignes (1861-1906).

Julie Esther Desvoignes se marie avec Emile Favret (1868-1958), mon arrière-grand-père. Ils ont six enfants dont Isaline ma grand-mère. Ils reprendront la ferme. Julie Esther meurt jeune, à l'âge de 46 ans, en 1906, laissant

des enfants en bas âge. Emile épouse en secondes nocces Louise Favret dont j'ignore le nom de jeune fille. En 1946, Emile Favret se trouvant seul après le décès de sa seconde femme, ma grand-mère Isaline Voumard-Favret quitte Reconvilier et s'installe avec son mari et ses deux enfants (dont ma mère Colette) dans la ferme. En 1954, Emile Favret décède à plus de 90 ans. Les terres agricoles sont vendues et ma grand-mère Isaline hérite de la ferme après un arrangement familial. Il est intéressant de constater que cette ferme s'est transmise par les filles. En 1974 ma grand-mère décède. Mon grand-père René Voumard, qui reste seul, vient s'installer dans la maison familiale de mes parents à Reconvilier. La ferme est mise en vente – à mon grand dam – et c'est ainsi que les époux Krähenbühl se portent acquéreurs de la maison. Le travail de rénovation est énorme, mais ils sont jeunes et motivés. Leur enthousiasme sera récompensé en 1986 par le prix de l'ASPRUJ pour une rénovation respectueuse du patrimoine. Malheureusement, différents ennuis d'ordre personnel feront qu'ils ne pourront pas aller au bout de leur rêve.



Figure 2 : La ferme telle qu'elle se présentait dans les années 1910, façades sud et ouest. Au premier plan, trois des enfants d'Emile Favret. (Coll. de l'auteur)



Figure 3 : La famille Favret presque au complet, de gauche à droite Isaline ma grand-mère (née en 1894), Paul-Alfred (1889), Emile-Ernest (1896), Albert (1900), Marie (1898). Photos prise légèrement en contrebas de la ferme vers 1910. (Coll. de l'auteur)



Figure 4 : Bien que l'extérieur soit très végétalisé, l'aspect général de la ferme n'a pas beaucoup changé. (Photo C. Choffat)

Rénovations récentes et en cours

Il est des fermes qui sont entièrement rénovées en une seule fois. Ce n'est pas le cas ici. Les rénovations des époux Krähenbühl à partir des années 1970, bien que respectueuses du lieu, ne correspondaient plus aux standards de confort actuels, surtout pour y loger une famille de six personnes comme c'est le cas actuellement avec la famille Wittwer. À leur arrivée en 2015, ils occupent durant deux ans le petit logement de mes grands-parents, le temps d'aménager l'appartement principal du bas. Faisant un certain nombre de travaux eux-mêmes, cela prend davantage de temps. La famille se donne dix ans pour parvenir à ses fins. Actuellement l'appartement du bas est quasi terminé, et des travaux sont en cours pour celui du 1^{er} étage. Parmi les travaux

d'envergure déjà exécutés, citons le toit complètement refait avec, signe des temps, des panneaux solaires qui s'intègrent bien. Une partie de la grange a été utilisée pour y aménager une jolie chambre tout en hauteur avec un escalier en colimaçon en fonte, provenant d'une vénérable maison de France voisine. Les autres pièces sont restées dans l'esprit des lieux. Parmi elles, mention spéciale à la cuisine, qui redevient l'endroit central de la maison. Sa voûte d'origine n'existe plus suite à un effondrement partiel lors de travaux antérieurs, mais pour le reste la cuisine garde son côté chaleureux, avec quelques ajouts modernes. La sortie directe sur le jardin à côté du four à pain en fait un endroit hors du temps. Les pièces en rénovation ou qui le seront plus tard font le bonheur des enfants pour lesquels ils sont des espaces de liberté.



Figure 5 : Les époux Wittwer, propriétaires actuels et un de leurs quatre enfants devant la ferme. (Photo C. Choffat)

Figure 6 : La cuisine redevient le lieu central de la maison. (Photo C. Choffat)



Figure 7 : La sortie directe côté jardin avec son four à pain. Un lieu hors du temps. (Photo C. Choffat)





Figure 8 : La chambre à coucher, qui utilise une partie du volume de l'ancienne grange, amène sa part de modernité. (Photo C. Choffat)

Figure 9 : Les parties encore à rénover sont des espaces de liberté pour les enfants. (Photo C. Choffat)



Figure 10 : La façade nord ne manque pas de charme. (Photo C. Choffat)



Souvenirs, souvenirs

J'ai passé de nombreuses vacances dans cette ferme de Saicourt, surtout dans les années 1962-1970. À l'échelle humaine cela ne paraît pas très loin et pourtant, que la vie était différente d'aujourd'hui ! Il faut dire que mes grands-parents menaient une vie très simple, ce qui faisait tout son charme. La maison était grande mais, au décès d'Emile Favret, ils ont continué d'occuper le petit logement où ils vivaient au premier étage. Ils disposaient d'une cuisine et d'une chambre qui servait de salon, salle à manger et chambre à coucher tout à la fois. Pendant les vacances, nous dormions tous dans la même chambre. Il y avait bien une autre pièce accolée à la cuisine, mais elle était non chauffée et servait de réduit. Je ne sais pourquoi, mais tout le monde appelait ce réduit « de l'autre côté ». La cuisine se faisait exclusivement au potager à bois. Mes grands-parents n'ont jamais eu de cuisinière électrique, ni d'ailleurs de réfrigérateur ou de lave-linge. Tout se faisait à la main avec les moyens du bord. On gardait les produits frais dans la belle cave voûtée. Nous demandions souvent à ma grand-mère de nous préparer certains repas. Il y avait notamment les beignets aux pommes et les incontournables « striflattes », des beignets à l'entonnoir. Le nom de cette spécialité jurassienne se décline de différentes manières suivant les endroits, ma grand-mère les appelait des « triflettes ».

Au rez-de-chaussée se trouvait une magnifique cuisine voûtée, qui n'était plus utilisée. Un boucher de Tavannes y suspendait toutes sortes de viandes à fumer, plus de 2000 saucisses à la fois. Mon grand-père s'occupait de faire le feu. Au début de mes souvenirs, la ferme n'était pas encore reliée au réseau d'eau courante. Combien de fois j'ai accompagné mon grand-père chercher l'eau à la fontaine voisine avec ses deux seaux métalliques. Après l'installation de l'eau courante – juste un robinet d'eau froide à la cuisine – ma grand-mère est toujours restée très réticente vis-à-vis de cette eau « qui venait d'on ne sait où ». Au mieux elle l'utilisait pour le ménage et pour la lessive, mais pour la consommation ils ont continué

avec l'eau de la fontaine jusqu'à la fin. Mon grand-père n'a jamais eu de véhicule à moteur. Lorsqu'il travaillait encore à la « Fonderie » à Reconvilier, il s'y rendait avec son vieux vélo militaire, de même pour faire les courses.

La vie à la ferme était simple, mais rien ne nous manquait. On jouait dans les alentours, on faisait des promenades. Souvent on prenait le « petit char » pour ramener un peu de bois de la forêt voisine. Depuis le décès d'Emile Favret, il n'y avait plus de bétail dans la ferme, seulement des poules. Je crois qu'au début j'avais peur du coq. En automne on cueillait les baies et les fruits. Une partie de la récolte allait dans le tonneau – en bois évidemment – pour la fermentation. Mon grand-père distillait lui-même dans l'alambic de la ferme Paroz juste à côté. Le soir il n'y avait évidemment pas de télévision. Seul un vieux poste de radio était branché sur l'émetteur de « Sottens » et qu'il ne fallait surtout pas dérégler. Il servait à écouter les nouvelles et à prendre l'heure. On jouait à des jeux de société, le char⁵ et aussi le parchésy⁶. Ne le dites pas plus loin, mais il paraît que j'étais mauvais perdant à ce dernier jeu ! Le point noir – car il y en avait un – c'étaient les toilettes. Elles se trouvaient au rez-de chaussée, à côté de l'ancienne écurie, dans un endroit sans chauffage, sans éclairage ni eau courante évidemment. C'était une simple cuve en bois. En guise de papier c'était le journal local. Une fois par jour, le grand-père brûlait le papier utilisé, versait un seau d'eau dans la cuve et l'affaire était réglée...

À l'époque, il y avait encore trois magasins à Saicourt. La laiterie n'ouvrait que le soir quand les paysans amenaient leur lait. On y vendait du lait – au bidon bien sûr – et d'autres produits laitiers. Le « grand » magasin du village était la boulangerie Flückiger qui vendait le pain et toute l'alimentation. C'était aussi le restaurant du village, Les Trois Suisses, qui subsiste encore de nos jours.

5 Jeu appelé aussi jeu du charret ou jeu du moulin.

6 Jeu appelé plus communément « Hâte-toi lentement », dérivé du parcheesi, devenu parchésy (pourchassé) en patois jurassien.

Mais mon magasin préféré était le plus petit, situé dans le haut du village. C'était « chez la Muguette », le seul où j'avais le droit d'aller seul. Dans mes souvenirs, le magasin était comme un musée de nos jours. Mais surtout cette brave Muguette, qui se déplaçait déjà péniblement, ne manquait pas de nous donner chaque fois un chocolat ou un bonbon avant que nous ne repartions. Je demandais aussi à ma grand-mère de pouvoir acheter un paquet de lessive « Tide » car il y avait un jouet à l'intérieur. Je pense qu'elle devait en avoir une bonne réserve.

À notre époque où l'on parle beaucoup de dérèglement climatique et d'un retour à une vie plus simple et moins intrusive pour la nature, il est intéressant de constater que notre consommation effrénée d'énergie est récente. Nos grands-parents avaient une empreinte extrêmement faible sur leur environnement. Ils étaient heureux ainsi, car ce qu'on ne connaît pas ne peut pas nous manquer. Mais Dieu qu'un retour en arrière, même timide, paraît compliqué, à moins qu'un jour on y soit forcé...



Figure 11 : Le Restaurant des Trois Suisses tel qu'il se présentait en 1929. C'était aussi la boulangerie du village. Son aspect n'a pas changé, mais les voitures étaient plus rares à l'époque. (Coll de l'auteur)